

mirent le feu aux poudres ! Inoubliable époque ! Qui ne se souvient des fulgurantes philippiques des journaux de ce temps, dont les rédacteurs ont conquis, dans l'histoire de la presse, des palmes inflétrissables ? La plume d'une main, le fusil de l'autre, ils allaient, les vaillants ! des bureaux de rédaction aux tribunes des clubs, soulevant tout sur leur passage au souffle enflammé de leur parole et de leurs écrits... Le peuple, haletant, bravant la police et les gendarmes, se sentant mûr pour la liberté, résolut enfin d'offrir sa robuste poitrine aux balles royales. Après avoir remué des idées, on en vint, un beau matin, à remuer des pavés ; les barricades surgirent, et 1830 apparut !

1830 ! Quel est le lettré que cette date ne transporte pas d'enthousiasme ! car, ce ne fut pas seulement une révolution politique, ce fut surtout une révolution littéraire. Ce fut la genèse de toutes les pures gloires de la prose et des vers dont les noms et les œuvres retentiront aussi longtemps qu'il y aura des esprits pour comprendre et des cœurs pour sentir.

A franchissant la pensée des barrières classiques où se mouvaient à l'étroit les écrivains de la vieille école pour qui Malherbe et Boileau étaient l'alpha et l'omega de la littérature, le romantisme, d'un furieux coup d'aile, s'éleva jusqu'à l'empyrée et découvrit des horizons inconnus. Alors la lyre de Lamartine rendit des sons que le doux Racine n'avait pas même soupçonnés. Le scepticisme raffiné de Musset s'exprima en des accents que l'oreille humaine n'avait pas encore entendus ; et les éclairs jaillirent, et les tonnerres grondèrent, à l'admiration stupéfaite du monde, autour du trône olympien de Victor Hugo ?

Alors, gravitant dans l'orbite de ces génies, les Balzac, les Gautier, les Saint Victor, les Gozlan, les Soulié et tant d'autres illustres, poussèrent, d'une main magistrale, le roman, poncif et démodé, dans le domaine social. Ils en firent le tableau rigoureusement exact des mœurs, des travers et des vices contemporains. De là, ces chefs d'œuvre où se rangent l'immortelle "comédie humaine" et les admirables livres des grands prosateurs de ce temps.

Et l'art enfin, la musique, la peinture, la sculpture, emboîtèrent le pas, et secouant les vieilles routines, donnèrent naissance à une pléiade d'artistes qu'aucun coin du monde, à aucune époque, n'avait ainsi réunis. Où donc, et sous quel ciel brillèrent en même temps des étoiles de la grandeur d'Eugène Delacroix, de Félicien David, d'Hector Berlioz et de David d'Angers ? Je cite seulement les maîtres ; leurs élèves illustres sont légion. Je vois bien, en Italie Raphaël à côté de Michel Ange ; je cherche en vain les grands musiciens de leur époque.

Et, durant 18 ans, à la faveur d'une liberté qui restera l'honneur du règne de Louis Philippe, les fleurs de la littérature et de l'art s'épanouirent à l'aise, répandant sur le monde leurs parfums dans d'impérissables productions.

Cependant, la politique, hélas ! mécontente d'un sort qui ne lui avait jamais été si doux, emprisonnait la royauté dans des dilemmes irritants. Le roi cédait toujours, et la politique grincheuse, furieuse de sa soumission, l'en récompensa en le précipitant de son trône.

Et, voici encore les barricades, de nouveau le sang versé, et enfin l'éclosion de ces fantoches grotesques de 1848, qui éclaboussant de leur bave le glorieux drapeau tricolore, enviant les lauriers sanglants des Jacobins, osèrent promener dans Paris la loque rouge de 93 que l'héroïque Lamartine arracha de leurs mains. Ce fut alors un chaos ! Les turpitudes les plus charantonnesques s'établèrent fièrement de tous côtés, depuis les pantalonnades de Mr Caussidière jusqu'à cette incommensurable imbécillité qui s'appela : "Les ateliers nationaux", où l'on donnait deux francs 50 centimes par jour à tout citoyen qui voulait traîner une brouette et creuser un trou. La terre du trou creusé allait remplir un trou vide creusé à quelques pas, par un cama-

rade, et ainsi de suite, ...ils étaient des milliers. Cela devait éteindre le paupérisme !

Et, en ces temps mémorables, on vit éclore des systèmes phénoménaux ! Le socialisme, le collectivisme, le fouriérisme, et beaucoup d'autres choses en *isme*, finirent par effrayer sérieusement la bourgeoisie affolée... La deuxième République, sur laquelle on avait fondé de si belles espérances, s'en allait à vau-l'eau. On souhaitait tout bas une autorité incarnée ; on sentait le besoin d'un maître ferme qui mît à la raison cette vaste maison de fous qu'était alors Paris, une poigne enfin, un sauveur, pour tout dire !

Il existait ! il se tenait dans l'ombre, attendant son heure, qui devait trop tôt sonner !... On l'appela, il accourut. D'un tour de main, il étrangla la République comme un poulet, et l'Empire naquit !

Mon Dieu ! j'éprouve ici quelques scrupules. J'arrive à une époque où notre glorieuse histoire française s'assombrit ; et je vais non seulement le constater, mais aussi rejeter sur mes compatriotes qui s'aplatirent devant ce régime criminel, ayant le parjure pour base et la déportation pour appui, la lourde responsabilité des malheurs qui ont fondu sur ma patrie, et surtout, du mépris où nous fit tomber, à l'étranger, l'étalage effronté de nos folies et de nos vices soigneusement entretenus, exaltés, par les soins d'un maître sans scrupule et sans foi.

Un voile de deuil s'étendit sur tout ce qui prétendait rester pur dans les Lettres et dans les Arts. L'exil de Victor Hugo ! quelle éclipse dans le ciel littéraire ! La Presse, baillonnée, fut réduite au silence ; et le fils d'Hortense, absous de son crime par le déplorable *Te Deum* de Notre Dame, n'eut plus, à ses pieds, que des écrivains qui, sans respect, pour leur talent, sans dignité, vendirent honteusement leur conscience et leur plume pour un habit de sénateur ou des palmes d'académiciens... Et, ces hommes, dont la plume, restée honnête, eut fait trembler le parjure sur son trône, préférèrent les délices d'une Capoue pestilentielle pour s'y gaver de la pâtée impériale.

Ah ! c'est bien de là que date notre effondrement moral ; et nous allons voir, tout à l'heure, quels fruits empoisonnés il a produit !

*Panem et circenses* ! tel fut le cri de l'empire : s'amuser, s'enrichir ! telle fut, à cette époque, la seule préoccupation des Français ! Et de fait, jamais on ne vit, à aucune époque, dans les théâtres et dans les livres, de plus dégoûtantes obscénités : ce qu'on n'osait dire (et que n'osait-on pas !) on le chantait, sur la musique d'Offenbach avec Hortense Schneider pour protagoniste, et un tas de banquiers véreux comme commanditaires des plus inavouables entreprises.

Et, au milieu d'une cour où la plus basse débauche se donnait carrière sous l'œil atone du maître, apparaissaient parfois, souvent ensemble, des souverains étrangers dont la présence ravissait ce gâteux couronné. Hélas ! triple imbécile ! ceux-là avaient lu "les Châtiments". Ils venaient constater, de leurs yeux, l'état de pourriture de l'arbre et s'assurer de l'heure où ils pourraient cueillir le fruit qui devait être l'épouvantable date de 1870.

Dieu, heureusement n'a point tout à fait exaucé leurs vœux. Des années se sont écoulées... La France, se ressaisissant enfin, meurtrie, mais non abattue, n'a reculé devant aucun sacrifice pour se relever. La reconstitution, quasi prodigieuse de son armée, de ses finances, de son commerce, est l'étonnement et l'admiration du monde ; et l'on se dit qu'une nation qui a en elle un tel ressort, une si puissante vitalité, ne peut pas périr.

Eh bien ! je la sais aujourd'hui très forte, ma chère France, je crois que le fer de l'ennemi aurait beaucoup de peine à l'entamer, et ce n'est certes pas la triple alliance que je redoute pour elle... mais j'ai bien peur qu'elle ne soit en mal de suicide.